

Elle avait entendu les domestiques crier :

— Les gens de madame la duchesse... de madame la marquise, de madame la comtesse.

Et dans l'obscurité de la rue, les lanternes des équipages avaient troué les ténèbres.

Les aristocrates invités paraissaient, frileusement enveloppées de leur sortie de bals, de leurs dentelles, de leurs fourrures, qui laissaient entrevoir le costume étincelant recouvert à la hâte.

Le valet de pied ouvrait la portière ; la grande dame s'engouffrait dans la voiture ; sur le siège, un cocher galonné attendait très grave l'ordre du départ, que lui transmettait le domestique en remontant sur son siège découvrant sa botte à revers sous sa lourde redingote de drap gris.

Dans ce désordre, plutôt apparent que réel, les frais minois avaient un cachet délicieux ; les diamants brillaient aux oreilles, presque autant que les jolis yeux animés encore par le plaisir de la fête.

Les hommes, plus calmes, enfoncés dans leur pardessus ouaté, semblaient satisfaits de reconduire leurs compagnes à qui ils avaient procuré quelques heures de joie.

Mariana se mordait les lèvres et se crispait les poignets.

Elle pensait à ce moment à Hélène de Kerlor qui possédait toutes ces jouissances raffinées.

Elle se la représentait dans une exquise toilette, parée de ses bijoux de famille, accompagnée de Georges qui, lui aussi, portait sur sa physionomie toutes les intimes satisfactions.

Cette vision exaspérait la descendante de la mulâtresse Aurore. Et pourtant, Paul Vernier avait persuadé à sa femme que, dans le grand courant égalitaire qui caractérisait l'époque, on ne ferait pas attention aux différences de condition.

Mariana avait longuement hésité avant de se décider à pénétrer dans les opulents salons de Silverstein.

Elle avait présenté une foule d'objections, bien que ce fût elle qui eût primitivement suggéré à Paul d'accepter l'invitation de son protecteur.

Le sculpteur avait tout de suite dit à sa femme de se faire faire une toilette chez un grand couturier.

— Une robe, bien... Mais, je n'ai pas de bijoux, avait-elle objecté ensuite. Pas même un collier... Pas même un bracelet présentable !

Sur ce point, Paul Vernier s'était montré un peu embarrassé, hésitant à s'engager pour une somme considérable chez le bijoutier, en admettant qu'il en trouvât un qui voulût bien lui faire crédit.

Mariana s'était écriée qu'il était bien regrettable de rencontrer des obstacles à chaque pas, quand on voulait répondre à une aimable invitation.

— Ma foi, avait répliqué Paul avec sa simplicité de bon enfant, à ta place, tu ne sais pas ce que je ferais ?...

— Non.

— Je demanderais tranquillement à Mme de Kerlor de me prêter.

Mariana, furibonde, l'avait interrompu, sans qu'il s'expliquât bien le motif d'une pareille animation.

— Jamais... les choses ne se passent pas ainsi dans notre monde. Vous vous imaginez toujours que l'existence est un chapitre de la *Vie de Bohême*... C'est inconcevable, ma parole d'honneur.

Paul, très contrit, s'était excusé d'avoir une idée que sa femme qualifiait de saugrenue.

Il avait répliqué pacifiquement et loyalement :

— Alors, n'allons pas à cette réception.

— C'est cela ! s'était écriée Mariana, d'un ton très revêché ; il suffit que je puisse avoir par hasard un plaisir pour que vous cherchiez à m'en priver.

Le sculpteur tressaillit. Il savait sa femme un peu capricieuse, un peu inégale d'humeur ; il supportait ses fantaisies en souriant, trouvant un charme de plus à sa physionomie lorsqu'elle s'animait ainsi ; mais, cette fois, il ne s'agissait plus d'une boutade ; il répondit attristé :

— Ma chère amie, vous me faites beaucoup de peine... C'est la première fois que vos récriminations ont ce caractère amer et agressif. Ne vous montrez-vous pas injuste envers moi ?

— Mon Dieu, répliqua Mariana, changeant de ton, comme vous êtes susceptible aujourd'hui.

Le nuage n'avait pas tardé à se dissiper.

Quand la grande dame avait offert à Paul et à Mariana de les reconduire, elle avait posé cette question naturelle :

— Où demeurez-vous ?

— Ce fut Paul qui répondit :

— Rue Cassini. Derrière l'Observatoire !

Mme Vernier, très contrariée d'avouer qu'elle habitait un quartier si excentrique, s'était empressée d'ajouter :

— C'est bien loin, mais nous comptons déménager.

— Pourquoi ? rectifia Paul... Je me plais beaucoup dans cette demeure spacieuse... J'y travaille fort à l'aise.

Il avait fallu que Mariana dissimulât son irritation, d'autant plus que leur compagne, avec l'affabilité des personnes de bonne compagnie, avait abondé dans le sens de l'artiste.

Presque chaque jour, la vanité de Mme Vernier recevait ainsi une nouvelle atteinte ; elle était hors d'elle-même en attribuant ces froissements intimes à l'obscurité, et à la situation humble de son mari.

Pendant que Mariana faisait des prodiges d'imagination pour voiler sa modeste condition, Mme Georges de Kerlor triomphait sans le moindre effort.

Hélène avait une voiture à elle, des toilettes splendides, des bijoux du plus grand prix.

M. de Kerlor accordait à sa femme tout ce qu'elle désirait, malgré la brèche creusée dans le patrimoine de la famille à la suite de la déconfiture de Ronan-Guinec.

La jeune comtesse était adulée, encensée, fêtée par tout le monde.

Ce bonheur qui semblait durable, n'était-il pas une perpétuelle insulte à l'adresse de Mariana ?

Est-ce que sa petite-cousine par alliance l'humilierait longtemps encore ?

Une terrible expression de haine éclatait dans ses yeux.

Avant tout, Mariana se jurait de sortir par n'importe quel moyen de cette affligeante médiocrité.

Elle en avait l'occasion après l'avoir désespérément cherchée, et encore, ce n'était pas précisément son mari qui la lui fournirait.

Non seulement Mme Vernier rêvait le luxe le plus éclatant, mais elle se persuadait qu'en changeant de position, elle aurait plus de facilités pour suivre son œuvre ténébreuse de vengeance contre Hélène et Carmen.

Une chose la froissait plus particulièrement : dans les réunions mondaines qu'elle avait illustrées de sa présence, elle s'était d'abord sentie en état d'infériorité, à un point de vue spécial.

Les femmes qu'elle rencontrait avaient un cachet de parisianisme aigu qui lui manquait.

Malgré ses prétentions, elle se sentait provinciale et guindée dans ce milieu élégant, et il lui semblait que sa propre opinion était partagée par bon nombre d'invités.

La haute vie brestoise, dont le jeune Gaëtan de Keralouët était l'arbitre, du côté masculin, — du côté féminin, on n'était pas fixé, il y avait compétition — ne ressemblait que de très loin à la brillante et spirituelle existence parisienne.

Or, Mme de Kerlor et Mme de Saint-Hyrieix n'éprouvaient aucune gêne dans n'importe quel salon.

Était-ce donc leur fortune qui leur donnait cette présomptueuse assurance, alors que Mariana ne pouvait se défendre d'une certaine gaucherie ?

Mariana s'était dit :

— Puisque la richesse donne une telle assurance, je serai riche.

* *

Mariana rentra rue Cassini un quart d'heure avant l'arrivée de Robert d'Alboize.

Le bon Vernier, en l'absence de sa femme, avait surveillé les apprêts du festin, entre deux coups d'ébauchoir. Il n'adressa aucun reproche à Mariana, qui se hâta de changer de toilette.

On se mit bientôt à table.

Mariana se montra charmante.

Elle s'écria au bout d'un moment :

— J'ai parlé de vous cet après-midi, mon cher monsieur d'Alboize. Robert la regarda avec une certaine surprise.

— Oui, poursuivit-elle, j'ai vu des amis qui auraient été enchantés de vous serrer la main... Je vous ai excusé, d'ailleurs, leurs apprenant que vous partiez ce soir.

— Tu ne divines pas ? demanda le sculpteur, qui comprenait.

Robert chercha pendant quelques instants.

Mme Vernier s'expliqua :

— Mes cousins Kerlor et Saint-Hyrieix.

D'Alboize ne put réprimer un tressaillement.

Son ardent amour pour Carmen lui donna une sorte de clairvoyance.

Le premier fois qu'il avait vu Mariana, il avait été frappé par l'étrange expression du visage de cette femme. Sa première impression n'avait été favorable ; il se l'était reprochée, puisque Paul allait épouser cette jeune fille, qui paraissait douée de toutes les qualités ; mais, Robert, bien qu'il se morigénât intérieurement, ne parvenait pas à modifier ses sentiments à l'égard de Mariana.

Cette fois, il pressentit une hostilité latente.

Paul lui avait raconté que Mlle de Sainclair, élevée à Kerlor, quittait ce bourg et se rendait à Brest lorsqu'il l'avait rencontrée.

Le motif de son départ était resté assez énigmatique pour M.